

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

POUR UN NOUVEL HUMANISME

Dans un article précédent, nous avons vu que le but de l'enseignement des lettres était de transmettre, d'une génération à l'autre, une civilisation, un humanisme. Egalement nous avons tenté de démontrer que les auteurs modernes ne peuvent pas répondre à ce but parce qu'ils sont trop attachés à leur époque. Enfin, nous avons constaté une défection irrémédiable et compréhensible vis-à-vis des auteurs grecs et latins. Ceux-ci servaient de base à l'humanisme classique. Avec leur abandon, disparaît graduellement l'humanisme traditionnel. Il faut songer à le remplacer.

Les Anciens ne s'accordent plus avec la sensibilité de notre civilisation; les Modernes ne s'y accordent pas encore. La solution ne peut se trouver qu'au centre de ce dou-

la deuxième et dernière partie
d'un texte de M. MONETTE

ble désaccord, c'est-à-dire une période allant du moyen âge français au siècle de Louis XIV. Après commence l'époque moderne.

L'Antiquité a donné naissance à l'humanisme occidental. L'Occident sort des premiers penseurs grecs et latins. Cependant, petit à petit, avec la naissance des nations, nous avons assisté au morcellement du bloc occidental. Chaque nation a sa forme distincte de civilisation et, pour comprendre la sensibilité contemporaine d'une nation quelconque, il faut remonter aux sources et étudier sa formation et son développement.

Même si l'ensemble des civilisations de l'Occident ont, comme origine première, la pensée antique, celle-ci s'est tellement diversifiée qu'elle n'est plus qu'un faible secours pour comprendre la spécificité d'une civilisation. Ainsi, on sait aujourd'hui que la plupart des langues européennes sont issues de l'indo-européen. Cependant, on comprend mieux la structure de la langue française en remontant au latin qu'en partant de l'indo-européen; celui-ci n'est qu'un fond commun qui n'explique rien de précis.

Ainsi en est-il de l'Antiquité pour les civilisations modernes. Il faut accepter que l'humanisme français a maintenant ses lettres de noblesse qui lui confèrent une existence autonome. Il est aujourd'hui suffisamment

structuré, suffisamment vivant pour qu'il ne soit plus nécessaire de remonter aux sources classiques pour comprendre la sensibilité française moderne.

L'humanisme français se suffit par lui-même. La civilisation française existe et a produit une culture valable, distincte aujourd'hui de la culture antique. Il faut abandonner les écrivains de l'Antiquité trop loin de nous pour recentrer l'enseignement des lettres sur les penseurs qui sont à la base de la sensibilité française. Ceux-ci sont assez éloignés pour être des "porteurs de civilisation" et assez près pour nous être encore sensibles.

Evidemment — là réside le grand changement — il est primordial d'étudier ces auteurs "dans le texte original" et non pas à l'aide de traductions. Sans cela, on ne peut saisir leur pensée et s'en nourrir. Aussi une préparation est-elle nécessaire avant d'aborder ces textes.

Pour cela, il suffira dans les collèges, au niveau des classes d'éléments à versification, de remplacer les cours de latin et de grec par des cours d'ancien français. L'étudiant traduira Guillaume de Lorris à la place de Virgile. Il apprendra sa syntaxe d'ancien français au lieu de sa grammaire latine et il mémorisera l'ancien vocabulaire français à la place du vocabulaire grec. Ainsi, les profits que l'on tirait de l'étude du grec et du latin seront les mêmes puisque l'effort sera le même.

Bien plus, en faisant travailler l'étudiant dans une langue qui demeure sa langue, l'utilité devient plus grande. Les cours d'ancien français rejoignent les cours de français moderne. En centrant les deux cours sur le dix-septième siècle, l'étudiant sera à même d'apprécier les problèmes que pose une langue. Il verra comment se sont posées certaines difficultés d'expression à ceux qui l'ont précédé dans sa langue et comment ils les ont résolues. L'aspect trop étranger des langues anciennes ne le rebute plus. Alors il saisira mieux les beautés de sa langue, ses possibilités et ses limites. Ce qu'il ne pouvait pas faire avec le grec et le latin.

Arrivé en Belles-Lettres et en Rhétorique, l'étudiant, au lieu de traduire les odes de Pindare ou les églogues de Virgile, pourra se familiariser avec les formes françaises: la ballade, le rondeau, le sonnet... Ces formes ont été longtemps en usage dans la poésie française et certains de nos chansonniers les font même revivre. L'élève s'habitue à

la versification française et découvrira le rythme de la pensée qui coule dans ces formes. Après, il pourra mieux goûter le rythme de la poésie moderne alors que les rythmes anciens ne correspondent à rien pour lui.

Surtout, à quelque niveau qu'on soit dans la formation, il faudra apprécier et discuter la pensée de l'auteur.

Evidemment un tel changement dans l'enseignement des lettres exige des professeurs qui soient préparés et c'est ici que l'université a un rôle important à jouer.

En littérature, il faut centrer la recherche sur les auteurs de la période mentionnée puisque c'est celle-ci que le futur professeur aura à exposer dans son enseignement. On notera en passant qu'il n'est pas nécessaire de mettre une pléiade d'auteurs au programme pour acquérir une méthode; un choix restreint, mais judicieux, peut donner les mêmes résultats.

Mais surtout, c'est le certificat de grammaire et de philologie qui sera utile au futur enseignant. Ce certificat le préparera directement à la nouvelle forme d'enseignement. La connaissance de la phonétique historique, de la morphologie et de la syntaxe lui permettra de maîtriser la langue de l'ancien français tandis que l'étude du style de quelques-uns de ces écrivains lui aidera à cerner la pensée d'un auteur en analysant ses procédés d'expression.

La faculté des lettres de l'Université de Montréal offre aux étudiants intéressés un certificat de grammaire et de philologie. Malheureusement l'utilité de ce cours, tel que conçu présentement, est à peu près nulle. En soixante heures le nombre de connaissances à acquérir — car il faut penser

(Suite en page 3)

dans ce numéro

- FRANÇOISE LORANGER page 9
- SCHOENBERG TRANSFIGURE page 6
- LE CAHIER ET LA CRITIQUE page 8
- SORCIÈRES DE SALEM page 4

le royaume des pique-assiettes

Deux nouveaux ouvrages de Maurice Lebel

M. Maurice Lebel, professeur de langue et de littérature grecques et directeur du département d'études anciennes à la Faculté des Lettres de l'Université Laval, vient de publier deux ouvrages. Le premier, *Un Plaidoyer pour la Poésie*, publié aux Presses de l'Université Laval, est un livre de 262 pages, comprenant la traduction française du célèbre essai de Sir Philip Sidney, *An Apologie for Poetrie* (1595), puis une introduction substantielle, de copieuses notes rejetées à la fin, des commentaires et deux index; ce livre, traduit et présenté pour la première fois en français (1965), s'adresse au grand public et aux étudiants de collège et de faculté, à toute personne qui s'intéresse à la littérature comparée, à l'esthétique et à la poésie. Le second volume, *Education et Humanisme — Essais*, comporte une trentaine d'essais sur l'enseignement, l'éducation, la recherche, les humanités anciennes et modernes; il est relié et comprend 480 pages (9 1/2 x 6 1/2 pouces); le lecteur y trouvera, par exemple, des essais sur la langue parlée, les institutions et l'histoire de l'art, les français, l'anglais, les bibliothèques, les humanités classiques, les instituteurs et les institutrices, le Rapport Parent, l'enseignement secondaire, l'université. Il s'adresse au grand public, aux éducateurs de métier, aux étudiants de collège et de faculté, aux historiens des idées et des courants d'opinions.

Nouveau quotidien?

Un observateur généralement bien informé, membre du Club Fleur de Lys qui groupe des indépendantistes qui ont souscrit lors du jeune de Marcel Chaput, nous faisait un compte-rendu de leur réunion annuelle tenue le 17 février dernier. Raymond Barbeau a déclaré qu'il avait l'intention de fonder un quotidien dont un des buts serait, entre autres, de se montrer plus attentifs aux nouvelles qui se rapportent aux déclarations des futurs députés indépendantistes qui auront été élus aux prochaines élections. Actuellement, on sait que les déclarations de Pierre Bourgault ne font pas la manchette des journaux. On sait que le Devoir a beaucoup à faire avec les nouvelles et les déclarations qui proviennent des libéraux. Le quotidien de M. Barbeau voudrait fournir une tribune à l'Indépendance. Étaient présents: Gilles Grégoire, Marcel Choput, Michel Pelletier et le chanoine Groulx. Ce dernier a déploré le manque d'objectivité de certains journalistes canadiens-anglais qui n'ont pas rapporté sa réponse à l'accusation qu'ils lui font souvent de nationalisme exagéré. Il a déclaré: "Ils n'ont pas écrit ce que je leur ai répondu. On m'accuse de

nationalisme: je suis très tempéré par rapport aux Anglais qui le sont à outrance. Les Anglais sont archi-nationalistes: ils cherchent à dominer partout et à assimiler les Canadiens français. Ils jettent les grands cris quand on exige seulement une partie de ce qui nous est dû."

"Terre des hommes" et le cinéma

A l'occasion de l'Exposition universelle de 1967, le Festival international du Film de Montréal organise, sous les auspices de l'Expo 67, un concours international de courts métrages de 50 secondes sur le thème général de l'Exposition "Terre des Hommes".

Ces courts métrages de 50 secondes pourront être réalisés en 16 ou en 35 millimètres, en couleurs ou en noir et blanc. Ce concours international sera ouvert à tous les cinéastes du monde entier, sans aucune restriction. Tous les films réalisés dans cette optique seront soumis à un jury canadien, choisi par le F.I.F.M. Ce jury de cinq membres accordera un Grand Prix de \$10,000, une Médaille d'or et neuf deuxième prix ex-aequo, soit neuf Médailles d'argent. Le jury fera connaître ses décisions dès février 1967 et le film gagnant de la Médaille d'or bénéficiera immédiatement d'une diffusion mondiale, aussi bien par le truchement de la télévision que du cinéma.

Les dix films retenus par le jury seront par ailleurs présentés lors du 8e Festival international du Film de Montréal, qui se déroulera du 4 au 18 août 1967, à l'Expo-Théâtre, salle de 2,000 places qui sera érigée dans la Cité du Havre, sur l'emplacement de l'exposition. Les réalisateurs lauréats seront les invités du Festival à cette occasion.

Chaque cinéaste intéressé peut inscrire un ou plusieurs films à cette compétition internationale unique en son genre qui portera sur le thème "Terre des Hommes".

Les cinéastes qui désirent inscrire un ou plusieurs films doivent le faire avant le 1er octobre 1966 et faire parvenir les copies au Festival international du Film de Montréal avant le 1er janvier 1967.

Les cinéastes intéressés au concours "Terre des Hommes" peuvent obtenir le règlement du concours ou tout autre renseignement en s'adressant au Festival international du Film de Montréal, 175 ouest, rue Sherbrooke, bureau 1403, Montréal, Québec.

Un nouveau Jacques Falmagne

Le jeudi, 17 février, avait lieu le lancement du livre *Baudouin V, comte de Hainaut*, de M. Jacques Falmagne, aux presses de l'université de Montréal.

L'ambassadeur de Belgique au Canada, son Excellence Guy Daufresne de la Chevalerie, a rehaussé de sa présence la cérémonie qui a marqué le lancement du livre de monsieur Jacques FALMAGNE, professeur agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal. Plusieurs membres éminents de la colonie belge à Montréal étaient aussi présents témoignant de leur intérêt envers ce livre: "Baudouin V, comte de Hainaut" 1150-1195, qui retrace une page lointaine de leur histoire.

On n'écrit plus l'histoire, aujourd'hui, sans mettre en relief le rôle prépondérant que jouent, dans la marche de l'humanité, les facteurs culturels, les questions sociales et les problèmes économiques. Monsieur POBÉ dans sa préface en sait gré à Jacques Falmagne; autant que d'avoir bien situé et dans le temps et dans les lieux, le sujet de son travail.

Au XIIe siècle, alors qu'en Allemagne, la base de l'unité nationale est dans la communauté de race et en France, dans l'action centrifuge d'une monarchie absolue, en Belgique, c'est la communauté d'intérêts qui développe l'Etat national. Sa position géographique lui permet d'assimiler les meilleurs éléments des deux grandes civilisations de cette époque: la germanique et la latine, et de créer ainsi une unité culturelle, économique et sociale, unique en Europe occidentale.

Baudouin V, comte de Hainaut, marquis de Namur et comte de Flandre est, selon l'auteur, le premier à en avoir compris les possibilités.

Editions et rééditions

Les Editions de l'Homme rééditent trois ouvrages: *La Fille laide*, par Yves Thériault (6e mille); *Maudits français*, par Nathalie Fontaine (12e mille); *L'Étiquette du mariage* (32e mille). Vient de paraître aussi la publication d'un cours de dactylographie, par Wilfrid Lebel.

"Don Juan" de Molière

Gilles Pelletier, Georges Groulx, Françoise Gratton, directeurs de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, annoncent leur troisième et dernier spectacle de la saison 65-66: *Don Juan*, de Molière. Gilles Pelletier jouera le rôle titre, Jean Ducape celui de Sganarelle, et Monique Miller celui d'Elvire. La mise en scène est assurée par Georges Groulx, les décors sont de Robert Prévost et les costumes sont signés par François Barbeau. Du 3 au 27 mars, à la salle du Gesù.

Poésie du Québec

M. Louis Dudek, qui est lui-même poète de langue anglaise, prononcera une conférence sur les "Tendances actuelles de la poésie au Québec" (dans les deux langues), ce soir même, à 8:30 heures, à la Galerie de l'Etable, 3424 rue Ontario.

A l'Ecole nationale de théâtre: "The Rivals"

Jusqu'à samedi, les étudiants de l'Ecole nationale de Théâtre présenteront au Monument national "The Rivals", une pièce de Richard Brinsley Sheridan. La mise en scène est assurée par Duncan Ross, directeur artistique de la section anglaise de l'école. Les décors et costumes sont de Michael Eagan, élève de deuxième année de la section "décoration". Entrée gratuite.

Du côté des Cyniques

Les Cyniques, en avril, feront une tournée dans la Manicouagan. D'ici là, ils retourneront à Val-David le samedi 5 mars où ils amuseront, une fois de plus, la clientèle de la Butte à Mathieu. Par ailleurs, ils viennent d'enregistrer un deuxième long-jeu sur étiquette Apex. De l'action, et du talent!

Tournée européenne, "Rigoletto", et chefs canadiens

L'Orchestre symphonique de Montréal fera une tournée en Europe entre le 16 et le 31 octobre prochain. La nouvelle a été officiellement annoncée lundi après-midi par Zubin Mehta, lors de la conférence de presse tenue au Salon Beauchemin de la Grande Salle de Place des Arts.

La tournée est parrainée par le Département des Affaires Extérieures du Canada et coordonnée par le Centre National des Arts. L'orchestre visitera, entre autres villes, Marseille, Lyon, Genève, Paris, Strasbourg, Bâle et Bruxelles. Maureen Forrester interprétera les *Kindertotenlieder* (cinq chants pour enfants morts) de Mahler, et Ronald Turini, pianiste, jouera un concerto de Brahms à Bruxelles. C'est Bruxelles qui a demandé la participation de M. Turini; et ce concert s'inscrira dans les cadres du festival Brahms, présenté dans la capitale belge l'automne prochain.

M. Mehta, comme on le sait, a demandé un congé d'un an à l'OSM. Il devait donc être remplacé par quelqu'un... ou quelques-uns. C'est cette dernière attitude que l'OSM a favorisée. Il n'y aura pas, la saison prochaine, de chef à proprement parler "permanent".

Et M. Béique (l'administrateur de l'OSM) d'insister sur le sens du mot "congé": Zubin Mehta en effet, doit revenir à Montréal.

A un journaliste qui s'inquiétait de ne pas voir figurer de chef canadien pour les



Zubin Mehta (à gauche), annonçant qu'il ne sera pas à Montréal la saison prochaine, mais qui dirigera notre orchestre dans sa tournée européenne. A droite, Pierre Béique, administrateur de l'OSM.

concerts de la saison prochaine, M. Mehta répondit, après un moment d'hésitation: "Qui?"

Qui?

Le chef indien, après un long silence qui suivit sa significative interrogation, dit qu'il avait suggéré aux musiciens une liste de chefs d'orchestre canadiens. Pour des raisons qu'on ne peut mettre en doute, les instrumentistes n'en favorisèrent aucun. Plutôt que d'imposer qui que ce soit, on préfère veiller à la qualité de l'orchestre: et, faut-il le dire même avec une grimace, c'est une bonne raison.

Opéra

"Rigoletto" de Verdi, sera le nouveau spectacle lyrique de l'OSM; l'œuvre sera présentée en décembre. Hans Swarowsky dirigera l'orchestre et la distribution réunira Reri Grist (un soprano colorature exceptionnel selon Mehta), Richard Verreau, Pierre Duval, Louis Quilico, Joseph Rouleau et Huguette Tourangeau. On ignore encore si l'on présentera un second spectacle (en reprise).

La saison 66-67

Les 20 et 21 septembre: chef Franz-Paul Decker; symphonie "Jupiter" (Mozart), "Le Baiser de la fée" (Stra-

vinsky); symphonie No 4 (Beethoven). Les 4 et 5 octobre: chef, le même; "Antiphonie" (François Morel); "Symphonie des Alpes" (Strauss); Concerto pour violon (Dvorak). Soliste: Itzhak Perlman. Les 2 et 3 novembre: chef, le même; ouverture de "Benvenuto Cellini" (Berlioz); Symphonie No 2 (Brahms); Concert pour piano No 3 (Beethoven); soliste: Bruno Gelber. Les 15 et 16 novembre: chef, le même; ouverture de "Oberon" (Weber); Symphonie Inachevée (Schubert); "Ariane et Bacchus" (Roussel); Concert pour piano No 3 (Beethoven); soliste: Wilhelm Kempff. Les 29 et 30 novem-

bre: chef: Hans Swarowsky; "Métamorphoses symphoniques" (Hindemith); "Hary Janos" (Kodaly); Concerto pour piano No 1 (Brahms); soliste: John Browning. Les 3 et 4 janvier: chef: Roberto Benzi; "Petites Illuminations" (Messiaen); "Symphonie Faust" (Liszt); soliste: Pierre Duval; avec le concours du Chœur de l'OSM. Les 17 et 18 janvier: chef: Charles Munch; "La mer" (Debussy); Concerto pour violoncelle (Dvorak); soliste: Mstislav Rostropovitch. Les 24 et 25 janvier: chef, le même; Symphonie No 3 (Roussel); Concerto pour violon (Brahms); soliste: Isaac Stern. Les 7 et 8 février: chef: Franz-Paul Decker; (œuvre commandée à Pépin); une symphonie de Schumann; troisième acte de "Siegfried" (Wagner); solistes: Anita Valkki et Sander Konya. Les 21 et 22 février: chef: Colin Davis; "Falstaff" (Elgar); soliste: Byron Janis. Les 7 et 8 mars: chef: Raphaël de Fruhbeck; ouverture de "Die Freischuetz" (Weber); "Le sacre du printemps" (Stravinsky); Concerto No 2 pour violon (Prokofiev); soliste: Salvatore Accardo. Les 14 et 15 mars: chef: Carlo Maria Giulini; (Programme à être annoncé). Les 28 et 29 mars: chef: Thomas Schippers; Symphonie No 5 (Prokofiev); Concerto pour piano No 2 (McDowell); soliste: André Watts. Les 11 et 12 avril: chef: Raphaël de Fruhbeck; Symphonie No 4 (Brahms); "Concerto de Aranjuez" pour guitare (Rodrigo); soliste: Alirio Diaz.

Ces concerts d'abonnements de l'Orchestre symphonique de Montréal sont sujets à changements.

D. St-A.

Pour un nouvel humanisme

(suite de la première page)

aux examens — est si considérable qu'il devient presque impossible d'assimiler la matière au programme pour en dégager une méthode personnelle.

Présentement, pour la majorité des étudiants de ce cours, sinon pour tous, c'est une perte de temps. Jamais ils ne pourront enseigner les mêmes matières et ils partiront avec un fouillis de connaissances imprécises qu'ils s'empresseront d'oublier.

Et pourtant il ne s'agit pas de mettre en doute la compétence des professeurs. Au

contraire. Peut-être en savent-ils trop pour le temps mis à leur disposition.

Si ce cours ne présente aucun résultat intéressant, c'est parce qu'il ne se donne qu'en une année. L'étudiant qui a un autre certificat à faire ne peut assimiler de façon satisfaisante ses cours. Il va au plus pressé. Quant à acquérir une méthode, il ne faut pas y penser, le temps manque.

Il faudrait étendre la durée de ce cours sur deux années au moins. Mais l'idéal serait trois ans. Sinon, il faudra se résigner à faire du certificat de grammaire et de philologie un certificat qui ne serve à rien.

Or, on a vu dans cet article l'importance qu'il revêt à une époque où l'on remet en

question l'enseignement des lettres. Un bouleversement s'opère sous nos yeux et nous assistons à la naissance d'une nouvelle forme d'humanisme. C'est maintenant qu'il faut réagir si on croit que la solution proposée est valable.

Quelque chose de neuf se prépare et cette révolution des lettres, c'est nous qui l'accomplirons. L'humanisme classique agonise et ses râlements sont trop faibles pour couvrir les balbutiements du nouvel humanisme. Au Québec, ce renversement est né avec nous, étudiants de la génération montante, et c'est à nous qu'incombe le devoir de l'imposer.

Michel MONETTE

Au T.N.M.:

Les sorcières de Salem

Le Théâtre du Nouveau Monde présente sur la scène de l'Orphéum une pièce d'Arthur Miller: **Les sorcières de Salem**.

L'intrigue se déroule à Salem, petite ville du Massachusetts, en 1692. La pièce est basée sur un fait véridique: vingt personnes furent véritablement pendues cette année-là à Salem.

Abigail Williams (Monique Joly), nièce du révérend Samuel Parris (Jacques Galipeau), est éprise de John Proctor (Lionel Villeneuve), époux d'Elizabeth Proctor (Hélène Loiselle). Celui-ci a cédé, puis l'a repoussée pour revenir à sa femme. Pour se venger, Abigail, qui est intelligente et connaît très bien les gens de Salem, accuse Elizabeth de sorcellerie. Cette accusation en déclenche une foule d'autres. On voit des sorcières partout. Ni John Proctor, ni le révérend John Hale (Léo Iliail), ni la petite Mary Warren (Marthe Mercure) ne réussiront à convaincre le juge Hathorne (Jean Gascon) de la mauvaise foi d'Abigail. Finalement John Proctor sera arrêté puis pendu, "trouvant ainsi sa vérité". Elizabeth sera sauvée parce qu'elle attend un enfant.

Cette pièce d'Arthur Miller révèle un drame poignant et authentique. Certaines scènes sont assez bouleversantes et nous saisissent. D'autres peuvent paraître ridicules et "forcées" mais il faut se reporter à l'époque, alors que la psychologie était peu connue et que la superstition régnait dans tous les esprits, même les plus évolués. Encore aujourd'hui, la chasse aux sorcières demeure un sport

pratiqué par beaucoup de gens.

"Dans **Les sorcières de Salem**, Miller parvient à rendre les spectateurs témoins de ce phénomène inquiétant: le bon sens le plus élémentaire qui apparaît soudain comme irrationnel lorsqu'il tente de s'imposer dans un climat de fanatisme qui tient de l'hystérie collective." (Programme)

Les interprètes sont nombreux — le T.N.M. nous y a habitués — mais certains acteurs se détachent de l'ensemble par l'importance de leur rôle et par leur jeu.

Il faut souligner les interprétations de Lionel Villeneuve et d'Hélène Loiselle surtout dans les deux derniers actes. Tous deux faisaient preuve d'une grande sensibilité et leur physique — solide pour l'un, fragile pour l'autre — servaient bien leur jeu.

Jean Gascon incarnait un juge Hathorne admirable. Il jouait bien le rôle du magistrat dépassé par les événements et qui, par orgueil, refuse de l'avouer.

Monique Joly animait une Abigail perverse à souhait tandis que Marthe Mercure réussissait à rendre la faiblesse de Mary Warren en face de la sûreté d'Abigail.

Jacques Galipeau (Parris) et Léo Iliail (Hale) sont des acteurs dont on parle très peu à la télévision ou dans les journaux. Pourtant leur jeu est toujours sans reproche. Une fois de plus, ils nous prouvent leur talent dans cette pièce. Jacques Galipeau — qu'on se rappelle son interprétation du pasteur dans **Mère Courage** — réussit ce



tour de force pour un comédien: paraître assez détestable pour se mettre les spectateurs à dos, au point qu'ils applaudissent lorsqu'il est bafoué.

Enfin, il convient de souligner le rôle de composition rendu par Marc Favreau dans le personnage de Giles Corey. On passe de bons moments en sa compagnie.

Albert Millaire signalait la mise en scène de ce spectacle. Il a opté pour une présentation statique des personnages. Ceux-ci sont souvent figés et ne bougent pas quand il y en a un qui parle. Ce n'est pas un défaut. On a l'impression que cette immobilité des acteurs s'oppose au mouvement de folie qui emporte la ville; on croirait que l'individu ne peut rien contre ce tourbillon et qu'il se réfugie dans l'immobilisme pour y échapper. Bien faible refuge que le vent a tôt fait de détruire.

Les décors de Robert Prevost ont été bien conçus. Ils sont fonctionnels et, avec quelques changements mineurs, servent pour les quatre actes. Ils situent parfaitement le drame et créent un lieu précis à l'action. Que demander de plus à un décor?

En somme, même si on ne retrouve pas le grandiose de **Lorenzaccio** et le sublime de **Mère Courage**, **Les sorcières de Salem** demeure un spectacle digne du T.N.M.

A la première de la pièce d'Arthur Miller, le 13 février, on a rendu hommage à Jean Gascon qui fête, cette année, ses vingt-cinq ans de vie théâtrale. Reçu docteur honoris causa de l'Université McGill, nommé l'acteur de l'année par le "Toronto Daily Star", récipiendaire de la bourse Molson, Jean Gascon a depuis

longtemps prouvé sa qualité d'homme de théâtre. Que dire de plus, sinon que cet hommage est plus que mérité?

Michel MONETTE



LE PETIT BONHEUR
A
TROIS

Sketches et chansons
de
FELIX LECLERC
avec
LOUIS DE SANTIS
YVES MASSICOTTE
et
LE TOUR DE CHANT
de
MONIQUE
MIVILLE-DESCHENES
SPECTACLES
Jeudi, vendredi
Samedi et dimanche

Au Rideau-Vert :

CHAT EN POCHE

LE CHAT EN POCHE, comédie en trois actes présentée au théâtre Stella par la troupe du Rideau Vert, dépasse peut-être les intentions de son auteur, Georges Feydeau, quand on y voit à certains moments les interprètes eux-mêmes, appuyés par les déploiements de gorge des spectateurs, s'esclaffer de rire devant les situations qu'ils créent.

Ces petits accros, auxquels on garde rancune en d'autres circonstances, ne choquent en rien dans le cadre désopilant de cette comédie. Tout au contraire, le spectateur, s'esclaffant devant les situations qu'ils créent.

perce la zone neutre de l'interprétation pour faire apparaître le propre des comédiens. D'ailleurs toute pièce qui s'offre une certaine dose d'apartés, c'est-à-dire de remarques échangées entre les interprètes et les spectateurs comme c'est le cas dans cette comédie, prend à charge en quelque sorte la bonhomie de l'auditoire avec le résultat que le

spectateur n'en demeure que plus indulgent.

Mais que doit-on espérer du titre lui-même, LE CHAT EN POCHE ? Que désigne-t-il précisément ? Trouve-t-il sa justification à l'intérieur de cette comédie ? L'image est caricaturale bien sûr mais tout de même comitante à l'action. Le titre de la pièce c'est la morale de l'histoire, c'est une mise en garde qui s'adresse à cet acheteur imprudent qui omet de vérifier le contenu du colis qu'il paie le gros prix.

L'intrigue se ramène donc au manège connu de la fausse identité qu'on attribue à un personnage. On attendait un ténor digne des plus grands opéras et que ne trouve-t-on enfin au fond du sac, si ce n'est que le fils de cette célébrité surpris le premier du rôle de faux héros qu'il tient à 3.500 francs par mois au sein d'une famille bourgeoise de Paris.

Somme toute, LE CHAT EN POCHE est une suite folichonne

ne d'élucubrations les plus drôles et qui résulte du côtoïement de personnages bourgeois, incapables de communications profondes. L'intrigue au complet s'ajuste à la conversation et l'on sait combien l'expression — pas toujours claire et concise, peut induire en erreur et détraquer les intentions les plus honnêtes en propos sordides et déconvenances. Cela ajouté à l'empressement des sourds qui n'entendent et ne sous-entendent que les extraits de la conversation.

Bref, une fois le rouage connu, seule la mise en scène et les interprétations prévalent pour inculquer le rire.

On peut attribuer à Gaétan Labrèche, dans le rôle de Dufausset, le presque entier mérite qui revient aux interprètes. Signalons aussi l'interprétation d'André Cailloux dans le rôle de Pacarel.

Ce spectacle est hautement recommandé aux esprits vertueux : Cocteau disait de Feydeau que "le théâtre était son vice".

Carl MAILHOT

AU CHANSONNIER CLASSIQUE

Si vous voulez passer une bonne soirée dans une excellente atmosphère — c'est presque la Butte à Matthieu — allez au **Chansonnier Classique** dans l'édifice de la Palette Nationale, au local de Jeunesse Oblige. Cette boîte a été créée en vue de faire connaître des jeunes qui se destinent à une carrière dans la musique classique, aussi bien instrumentale que lyrique. La salle et les décors sont gracieusement fournis par la Société Radio-Canada.

Le programme y est varié : musique de chambre, poésie, pantomime, opéra, musique baroque, etc.

Samedi le 19 février on y présentait Denise Steylers dans des monologues drôlatiques de Maurice Lamoureux. Elle s'en est bien tirée, mais si l'auditoire avait été plus favorable ou mieux, plus nombreux, l'effet aurait été meilleur.

R. Lawton et J. Hawkins ont interprété la sonate pour trombone et piano de Hindemith. Interprétation excellente d'une pièce étonnante ! Le clou de la soirée fut Claude Saint-Denis, mime. Tordant, c'est le mot qui décrit le mieux les réactions de l'auditoire. M. Saint-Denis révèle un art consommé : d'ailleurs ce n'est plus un amateur. Il a fait du "liping" pour trois chansons de Jacques Brel : vraiment, n'en déplaise aux "fans" de Brel, c'était à voir. Ensuite plusieurs scènes : le dentiste, le conducteur de tramway, un suicide, etc. Ce genre de spectacle en vaut bien d'autres car il s'agit de futurs professionnels très sérieux.

Samedi soir prochain le Trio Gendron interprétera un trio de Beethoven. Raymond Dupuis, baryton, chantera des mélodies françaises et italiennes. Le prix d'entrée est de un dollar pour les étudiants.

Lucien LORIOT

**N.T.U.
de l'AGEUM**

présente
de

Tchekhov

- LES MEFAITS DU TABAC
- L'OURS
- LA DEMANDE EN MARIAGE

Du 1er au 6 mars

GRAND SALON 8.30 P.M.

Bar à votre disposition

ETUDIANTS - \$1.00 plus taxe.

Ginette Ravel :
décevant

Ginette Ravel a raté le train — comme elle le chante — avec son spectacle à la Comédie-Canadienne. Le spectateur va de déception en déception au cours de son récita, très bref puisqu'il ne dure qu'une heure et quart, entrecoupé d'un entracte très long.

La première partie du spectacle, d'une durée de trois quarts d'heure, n'accroche pas le public. Aucun lien ne s'établit entre le spectateur et l'interprète. Les chansons les plus belles n'ont aucun effet. Cela ne passe pas la rampe.

La seconde partie — 30 minutes — commence mal également. Ce n'est que vers la fin que Ginette Ravel atteint une certaine qualité, qualité qui ne dépasse jamais celle de ses disques.

On ne gagne rien à la voir, c'est peut-être là son défaut majeur. On y perd même.

L'accompagnement de Paul de Margerie était discret et n'était là que pour souligner le talent de l'artiste.

Mais, quelles que soient les raisons invoquées, le talent n'y était pas ce soir-là et Ginette Ravel a offert un spectacle décevant. Nous nous attendions à mieux.

M.M.

Avant-dernier concert de Mehta à l'OSM

SCHÖNBERG TRANSFIGURE

Orchestre symphonique de Montréal à la Grande Salle de Place des Arts, mercredi 16 février. Programme: *Verklärte Nacht* (Nuit transfigurée) de Schönberg; *Cinq pièces pour orchestre*, de Schönberg; *Concerto pour deux pianos*, de Roger Matton; *Daphnis et Chloé* (suite No 2), de Ravel. Chef d'orchestre: Zubin Mehta. Solistes: les pianistes duettistes Renée Morisset et Victor Bouchard.

Zubin Mehta, qui a demandé un congé d'un an à l'Orchestre symphonique de Montréal, dirigeait la semaine dernière un de ses derniers concerts. A-t-il voulu, pour cette avant-dernière fois, laisser à son auditoire et aux musiciens un testament spirituel? Il est permis de tout croire, même au génie, après l'éclatant concert que M. Mehta dirigeait à la Grande Salle, mercredi dernier.

Les oeuvres présentées d'abord révélaient beaucoup de la mentalité du chef permanent de l'OSM, et surtout cet intérêt pour la musique nouvelle dont il sut nous laisser de bouleversants témoignages durant les saisons qu'il passa avec nous. Il est vrai que Mahler ne figurait pas au programme, mais l'influence de ce compositeur, pour qui Mehta semble avoir une prédilection bien particulière, était facilement repérable dans la façon de diriger la *NUIT TRANSFIGURÉE*, par exemple. Notons aussi, au point de vue du choix des oeuvres, l'inscription d'une oeuvre française à ce concert: on a souvent reproché à Mehta de choisir des compositeurs de l'école de Vienne, et il faut avouer d'autre part que les auditeurs ont toujours été enchantés par ses rares interprétations d'ouvrages français.

La *NUIT TRANSFIGURÉE*, nous dit le programme, "n'est pas plus représentative des compositions de Schönberg que "Les mangeurs de pommes de terre" ne le sont des oeuvres de la maturité de Van Gogh". C'est une approche un peu négative que nous propose ici Paul Roussel, mais enfin. Il est vrai qu'entre cette composition et les *CINQ PIÈCES POUR ORCHESTRE* qui suivaient au programme, il y a un écart énorme d'écriture musicale: la *NUIT TRANSFIGURÉE* fut écrite en 1899 et ce n'est que beaucoup plus tard que le compositeur cristallisa les théories du dodécaphonisme. Cette pièce demeure toutefois une oeuvre d'art "intacte", et elle tient une place énorme dans l'oeuvre du compositeur. Son mérite, contrairement à la note de M. Roussel, est beaucoup plus grand que celui d'avoir précédé

des oeuvres plus audacieuses. En dehors de toute histoire musicale, c'est un bouleversant chef-d'oeuvre.

Pour cette pièce écrite pour instruments à cordes, l'OSM avait rassemblé un très grand nombre de musiciens. Cette masse sonore, très imposante, réussit à en "alourdir" davantage la première partie: ce n'est pas un défaut, au contraire, car la *NUIT TRANSFIGURÉE* commence par des accords graves d'une densité considérable, qui oppresse vraiment l'auditeur. On a vraiment l'impression d'y étouffer tellement cela est puissant. Moins grave vers la fin, plus ensoleillée, libérée, transfigurée oui c'est cela, l'oeuvre atteint un haut degré d'émotion. Le grand nombre d'instru-



Arnold Schönberg
vers 1949

mentistes a peut-être nué cependant à un certain solo de violon qui est passé presque inaperçu, tellement il était difficile de l'entendre distinctement.

Les *CINQ PIÈCES POUR ORCHESTRE* du même compositeur reçurent un traitement sans aucune faiblesse. Les musiciens de l'Orchestre, qui, à ce qu'on dit, n'aiment pas tellement jouer de la musique nouvelle, semblaient toutefois y subir ce soir-là une initiation heureuse et décisive. La troisième pièce, que le compositeur a intitulée *SOMMERMOGEN AN EINEM SEE* ("Matin d'été au bord d'un lac") est peut-être

la plus belle, tant elle est envoûtante, et elle le fut encore plus sous la direction de Mehta.

Le *CONCERTO POUR DEUX PIANOS* du compositeur canadien Roger Matton est une oeuvre en trois mouvements où le volet central, d'une

touchante poésie, est entouré de deux mouvements agressifs. Le Concerto fut écrit expressément pour les duettistes Renée Morisset et Victor Bouchard, et Matton a composé pour eux une oeuvre qui convient parfaitement à leurs dons d'interprètes. Les pianistes duettistes canadiens redécouvrent pour nous depuis quelques années déjà le répertoire d'oeuvres pour deux pianos et il faut leur savoir gré d'avoir commandé cette oeuvre

représentative qu'ils diffuseront à travers le monde dans leurs tournées.

En fin de concert, Mehta dirigeait la deuxième suite de *DAPHNIS ET CHLOE* de Ravel. Interprétation fine, nuancée, violente dans son lyrisme: l'émerveillement impressionniste dans sa plus authentique inspiration. Mehta aurait dû diriger plus souvent de la musique française.

Daniel SAINT-AUBIN

DÉCOUVRIR NOS COMPOSITEURS

Programme: Sonate pour violon et piano, J. Vallerand; Sonate pour violon et piano, J. Weizweig; Sonate pour violon et piano, J. Papi-neau-Couture. 17 février 1966, Grand Salon du Centre Social.

Il est plutôt rare que l'on présente des récitals de musique canadienne. A l'occasion de la mort de Claude Champagne et de Pierre Mercure, on nous a bien fait entendre à la Radio d'Etat quelques-unes de leurs compositions, mais à part cela, rares sont les occasions d'entendre nos compositeurs. Faudra-t-il

en tuer un autre! En tout cas c'est devant un auditoire très réduit que le violoniste Arbed Kurtz et le pianiste Otto Herz ont interprété ces oeuvres.

La sonate de Jean Vallerand est très intéressante. On y sent toutefois des influences impressionnistes et romantiques; de plus, le style n'est pas très défini... Mais il reste qu'on l'écoute avec plaisir, ce n'est rien d'ésotérique.

Les deux autres sonates, celles de Weinzwieg et Pa-

pineau-Couture étaient écrites dans un idiome déjà plus contemporain et peut-être même ésotérique. J'avoue



Jean Vallerand

qu'une deuxième audition serait nécessaire pour les critiquer. Quoi qu'il en soit, elles m'ont paru dignes d'intérêt autant que celles des autres contemporains.

Quant aux deux interprètes, vénérables et augustes, ils me semblaient dans la grande tradition européenne. L'équilibre sonore était excellent. Evidemment il ne s'agissait pas de virtuoses mais bien de techniciens du violon et du piano. Souvent on sentait le pédagogue derrière le violoniste: dans sa façon d'accentuer, dans l'expression un peu excessive, etc. Dans l'ensemble un très bon concert.

France-Marie LUPIEN

Lucien LORIOT

Inaugurant une tournée américaine

L'Orchestre de Monte-Carlo

Lundi 14 février à la Grande Salle. L'Orchestre national de Monte-Carlo. Programme: "Le Roi d'Ys, Ouverture", Lalo; "Concerto pour la Main Gauche", Ravel; "L'Apprenti Sorcier", Dukas; "Divinités du Styx", Gluck; "Carnaval Romain, Ouverture", Berlioz; "D'Amour, L'ardente flamme...", Berlioz; "La Valse", Ravel.

Dans les cadres des manifestations du centenaire de la ville de Monte-Carlo, se situe la première tournée nord-américaine de l'Orchestre National de Monte-Carlo, inaugurée lundi soir dernier à la Grande Salle de la Place des Arts.

A cette occasion, nous avons entendu trois artistes francophones, dont le chef d'orchestre Paul Paray, qui assure actuellement la direction de cet orchestre. De l'interprétation donnée des oeuvres au programme il ressort que le rythme prend chez lui la place capitale, rythme qui répondait bien au caractère

des oeuvres telles que le *Carnaval Romain* de Berlioz et *La Valse* de Ravel.

Mais si le caractère tumultueux et tourbillonnant de pièces y trouvait sa cadence, l'interprétation y perdait en finesse. L'atmosphère d'insouciance et de gaieté, et les moments de déchainement de la foule qu'exprime le *Carnaval Romain* de Berlioz étaient totalement absents. L'allure vertigineuse que doit prendre progressivement *La Valse* de Ravel n'a pas donné l'effet attendu.

Cette rigidité s'est aussi fait sentir avec les solistes Michel Block et Régine Crespin. Cette dernière devant toutefois retenir notre attention pour son interprétation de "D'Amour, L'ardente flamme", extrait de *La damnation de Faust*; et point n'est besoin de s'attarder sur la puissance vocale du célèbre soprano. On doit toutefois noter son exceptionnelle présence en scène.

"Nouvelles montréalaises" d'Andrée Maillet

MANQUE DE RÉALISME

Andrée Maillet a tenté, dans sa dernière production, d'établir une fresque de la cité montréalaise, en aboutant divers types de la collectivité, ou encore d'une façon moins probante, des modes de vie, des situations singulièrement pour les besoins de la forme choisie. Parmi ces types, il y a Simon l'écoeurant, abonné de la taverne, le traditionnel enfant de la crèche, le toujours-bâtard-de-la-société; il y a aussi Réjeanne, fille bourgeoise d'un père membre de la S.S.J.B., enfermée dans le cadre fermé du nationalisme à la hauteur de l'éditorial du Devoir; il y a Monsieur Cantin, boucher retiré avec un gros diamant au doigt... Les modes de vie sont dessinés à travers Léon Duranceau, l'artiste dont le talent dépend des divers engagements accordés; à travers le petit riche, la mère et la fille, la tête des pauvres, ou selon les impressions des des passagers d'un autobus...

De tout cet ensemble, il faudrait retirer une vue générale du noyau canadien-français, ou du moins une impression d'atmosphère familière, connue, assimilée depuis toujours. Ce n'est pas le cas, sauf peut-être, dans la dernière partie de l'oeuvre, qui n'est pas une nouvelle, mais qui groupe des réflexions diverses sur la société canadienne, réflexions personnelles tout à fait, d'un écrivain sur l'écriture de chez nous... L'atmosphère se retrouve, parce que l'auteur émet des opinions générales que tous, à condition d'être conscients de notre stagnation intellectuelle, nous avons pu émettre un jour ou l'autre. Mis à part le choix per-

sonnel d'Andrée Maillet face à la lutte à entreprendre, ces réflexions sont maintenant des lieux communs, des acquis.

Ce bouquin pourrait être pour nous une reconnaissance; ce pourrait être une occasion de vérifier Montréal dans sa véritable identité, sans fausse pudeur, sans prétention à un intellectualisme précieux et vain de la part de notre élite. Notre collectivité ethnique, si ethnique il y a, se retrouve davantage chez Andrée Maillet qu'elle ne se visualise chez Françoise Loranger dans *Mathieu*, mis à part l'élément anachronique. Mais les personnages manquent de ce réalisme foncier qu'ils afficheraient Plaza St-Hubert ou rue de la Montagne, pour ne voir que les extrêmes. La particularisation est trop nette; elle est trop limitée pour traduire un climat. Je n'ai pas vu la réalité vivre, grouiller à travers les pages des *Nouvelles Montréalaises*. J'ai tenté de voir Montréal à la façon d'Andrée Maillet; je me suis perdue, je n'étais plus dans la même ville. Il m'a semblé alors que je filais à vol d'oiseau au-dessus de Montréal. Je ne vivais pas en plein coeur de ma ville, la résonance était fausse. J'ai trop senti la fiction pour accepter ces personnages.

La langue pourtant a de ces accents qui pourraient sonner vrai. La mère et la fille, Simon sont peut-être les personnages qui ont le plus d'authenticité. Leur parole est celle que l'on entend tous les jours. Mais leur vérité ne se propage pas et la vie manque

aux autres personnages. Ils ne pourraient dire autre chose que ce qu'ils disent; ils sont enfermés dans une personnalisation trop étroite pour exister indépendamment. Le style de l'auteur les étrèque, les rapetisse. Ces

personnages sont créés de toute pièce, pour être une image. Ils sont faux.

Une collectivité multiple et dense se décrit-elle? Serait-il trop difficile de mettre sur papier une vie changeante?

Serait-ce un tour de force de peindre une société qui cherche encore son identité? Peut-être. Andrée Maillet n'a pas réussi. Du moins a-t-elle essayé...

Louise-Anne Marchand

Les amours de *La chèvre d'or*

Un roman comme la *Chèvre d'or** ne doit pas impressionner. Anne Bernard dissimule une aventure banale sous le vocabulaire des sciences occultes. Une vieille gouvernante devient une fée Carabosse, des diables sortent des boi-

tes, une pleine lune éclaire de ses pâles rayons les tombes du cimetière. Le lecteur naïf croit avoir parcouru en l'espace d'une heure tous les stades de l'initiation. La belle affaire!

Mais qui ne voit pas que la chèvre est la soeur du bouc, des plaisirs sexuels, d'une perception brute de la nature? Qui ne devine pas que cette perception primitive se développe durant l'enfance où les facultés intellectuelles ne trouvent guère à s'exercer? La chèvre, même dorée, n'a jamais été que le symbole d'une interprétation sensible de l'univers. "Sur mes sens, observe l'héroïne Nerto, je n'ai aucune prise".

Aucune prise sur la vue d'abord: ce livre est une ébauche de couleurs, un spectre qui aveugle et fatigue. Ici, par exemple, "le vent ne déplace que du vert, qui s'ouvre sur du vert et encore du vert"; là, le lac réfléchit une lumière "turquoise, saphir, émeraude, aigu-marine, céladon tout à la fois". Que ce doit être émouvant! Le soleil brille et les objets font de l'ombre de la première à la dernière page. "La couleur des ombres est toujours la même: ni noire, ni grise; ni bleue, ni mauve... les ombres n'ont pas de couleurs". Gober

de pareilles sottises est le privilège des seuls nigauds.

Qui l'aurait cru? Les sens ont le sexe pour prolongement. Le bouc fait ici un heureux ménage avec la chèvre: "Peut-être est-elle là au pied de mon lit, note l'auteur, allongée contre la chaise où j'ai déposé hier soir ma robe de mariée".

Et puis d'un chapitre au suivant, ce sont des culbutes et des culbutes, des rondes de bergers et de bergères, des randonnées champêtres, des confidences pastorales: "nous nous aimons un peu partout où le coeur nous chante, sur les berges où le soleil nous réchauffe, sous les chênes dont l'ombre nous rafraîchit, derrière les fougères et dans les mousses qui moulent nos corps". Bref, le grand amour à tous les détours du chemin.

Anne Bernard a arrosé de termes ésotériques une histoire simple qui se déroule de l'enfance au mariage. Avec la *Chèvre d'or*, la littérature exécute un bond de trois cents ans en arrière, jusqu'à l'*Astrée*. La chèvre de Monsieur Séguin est bien meilleure.

André Bertrand

* Cercle du Livre de France.

ETUDES FRANÇAISES

Jean Ethier-Blais, Jean-Paul Weber, Madeleine Marmin et Bernard Beugnot collaborent au dernier numéro des *Etudes Françaises*, revue dont le directeur est André Vachon. Les Presses de l'Université de Montréal, en rassemblant ainsi les articles de cette pléiade de lettrés, mettent à la disposition du chercheur un instrument très utile.

L'étude de Paul Beaulieu sur l'oeuvre de Louis Dantin, les pages que Maurice Lauga consacre à l'*Astrée* sont parmi les meilleures qu'on puisse lire sur ces sujets. André Vachon commente avec sagacité le *Martin du Gard* et la religion de Réjean Robidoux. Bernard Beugnot, spécialiste de la littérature du grand siècle, a tôt fait de déceler les faiblesses de l'ouvrage de A. Adam sur les libertins, l'absence de Gassendi par exemple. Une bibliographie des lettres canadiennes-françaises couronne cet excellent numéro.

A.B.

Orientation de la critique au Cahier :

Un système de valeurs...

Le point de départ du présent article est une ébauche de critique du film *Répulsion* de Roman Polanski. Et, s'il convient de le mentionner, la raison bien simple en est l'ambiguïté posée par diverses critiques mondiales sur la qualité du sujet du dernier-né de Polanski: l'invraisemblance du récit et la dextérité de son réalisateur. L'on faisait des réticences sur le contenu du film, mais aucune quant à sa réalisation. De fil en aiguille, c'est la notion d'esthétique du critique qu'il fallait aborder. D'où ce qui suit.

Le mot "esthétique" s'applique spécialement à la sensibilité relative au beau et ne peut se distinguer d'un aspect normatif qui fige l'Art en des règles souvent dites immuables. Or, la critique ne peut se départir d'un certain nombre de facteurs qui conditionnent le jugement: facteurs physiologiques, sociaux ou purement psychologiques.

D'où le subjectivisme du critique déterminé par ses antécédents culturels et artistiques. La motivation critique réside pleinement dans la croyance à un universalisme de l'Art, à sa dépendance de l'humain. L'Art ne dépasse jamais le cadre de la vie de l'homme. Bien au contraire, il ne se sépare pas de sa vie intérieure: le "beau" est en l'homme. Au critique à le découvrir, à l'exhalter.

Le contexte social dans lequel évolue le critique se reflète inconsciemment dans l'appréciation qu'il fournit d'une oeuvre qu'elle soit cinématographique, théâtrale, musicale ou autre. Voilà pourquoi le problème de l'"engagement" de l'esthète ne se pose pas directement. Implicite, la question de l'engagement peut, si elle s'entend dans le sens de "reflet d'une idéologie", aliéner la grandeur de l'art à des valeurs hors cadres.

Il ne s'agit pas, ici, de faire une hiérarchie, mais plutôt une réelle distinction entre la définition de l'Art et celle d'idéologie. Le niveau d'engagement du critique se situe dans une ferveur, une sensibilité, une appréhension de l'Art, dans l'Art.

La critique est presque un art en soi. Tout comme l'Art, la critique demande une technique personnelle à son auteur déterminée par sa sensibilité qu'il désire communiquer à d'autres. "L'artiste ne met rien au-dessus de son travail, et il s'aperçoit vite qu'il ne peut créer que "pour rien"; la moindre directive extérieure le paralyse, le moindre souci de didactisme ou seulement de signification, lui est une insupportable gêne; quel que soit son attachement au parti ou aux idées généreuses, l'instant de la création ne peut que le ramener aux seuls problèmes de son art" (1) Mis à part

le souci de didactisme et de pénétration, ce qui précède et qui concerne l'auteur convient à n'en pas douter au critique et à ce qui le motive. Car celui-ci se doit en effet de compléter son sens du beau par un effort didactique; plus, il doit réellement se munir de cette arme pour approfondir l'oeuvre en cause.

On ne peut parler de contenu d'une oeuvre comme indépendante de sa forme. Aussi bien en cinéma qu'en peinture, qu'au théâtre ou en musique, ce qui prime dans l'ordre esthétique est la manière dont l'auteur "dit" quelque chose bien plus que ce qu'il dit. Cette assertion de Robbe-Grillet sur le roman, le critique peut la prendre à son compte: "L'Art n'exprime rien que lui-même." Il en découle une position délicate de l'esthète et du critique face à l'oeuvre en général. D'un côté, approfondir le fond et juger de l'utilité de l'oeuvre, de

l'autre, il lui faut en considérer le "comment". Les deux sont difficilement dissociables. Viendra l'aspect "catalogue" de la critique...

Le rôle principal du critique demeurera d'instaurer un système de valeurs à la mesure de ce que l'homme est en droit de s'attendre pour sa culture. Tel est le but que se propose l'équipe du "Cahier": une nette conception de la réalité de l'Art.

Ainsi donc, par sa contribution sur le plan des Arts et des Lettres, "Le Cahier" sera amené à jouer un rôle de soutien dans l'évolution du monde québécois.

Henri FRICKX.

(1) Alain Robbe-Grillet, "Pour un Nouveau Roman", collection Idées, p. 42.



Le Ballet Folklorique de Hongrie sera présenté à la Place des Arts jusqu'au 27 février.

Le Choeur des Etudiants de l'Université de Montréal

— présente —

LE CHOEUR DE L'UNIVERSITE DE TORONTO

et

l'Orchestre de chambre Queen's Park (15 musiciens)

dans le

GLORIA de VIVALDI

OEUVRE POUR CHOEUR, ORCHESTRE ET CLAVECIN.

Au même programme:

des oeuvres de Rachmaninoff, Stravinski, Kodaly, Bartok, Willan et Ralph Hunter.

GRAND SALON DU CENTRE SOCIAL

DIMANCHE, LE 27 FEVRIER - A 2.00 P.M.

- Entrée libre -

ENTRETIENS AVEC NOS ECRIVAINS:

FRANCOISE LORANGER

Née à St-Hilaire, patron du rire, Mme Françoise Loranger est l'épouse d'un architecte, mère de famille, et vit à Montréal. Elle est l'auteur d'un téléroman: Sous le signe du lion et écrit actuellement pour la radio. Ses oeuvres: un roman en 1949: Mathieu; une pièce de théâtre: Une maison, un jour; un téléthéâtre: Un cri qui vient de loin. Mme Loranger n'avait pas de texte écrit. Immédiatement après sa présentation par une charmante étudiante, elle s'adressa à nous en disant: "J'écris pour la radio, la TV, le théâtre; mon genre est le dialogue. Posez-moi des questions."

A une question à propos de "Mathieu" elle répondit:

"Le jury du Cercle du livre de France avait dit: "Aucun des romans présentés ne vaut la peine d'être publié". J'avais tellement travaillé à ce roman. Le jugement du jury m'a découragé. Ma vanité fut blessée. Puis la TV est venue et j'y ai exprimé ce que je voulais dire."

Qu'avez-vous voulu dire dans "Mathieu" ?

J'ai écrit ce roman, il y a plus de quinze ans. C'est comme si je vous demandais: qu'est-ce que vous avez éprouvé le jour de votre première communion ? J'ai voulu montrer la nécessité d'être soi-même. Etienne avait de la finesse, je l'aimais bien. Il y a quelque chose de fascinant à imaginer un personnage.

Est-ce que la technique de Un cri qui vient de loin relève du cinéma plutôt que du théâtre ?

Oui. J'adorerais écrire pour le cinéma... si je recevais des offres. Cette pièce serait à refaire pour le théâtre. Sur mon manuscrit, j'ai inscrit de nombreuses indications visuelles. Si je ne vois pas un personnage ou une scène, je ne peux pas l'écrire. Souvent je tiens à choisir les comédiens. Un comédien en particulier m'inspire telle réplique. Les réalisateurs aiment

mieux travailler seuls la plupart du temps. Par exemple, L.G. Carrier a travaillé seul à la réalisation d'Un cri. Il est très consciencieux. Il a fait un travail extraordinaire dans son choix des images. Si j'avais été présente sur le plateau, j'aurais nui à son sens créateur. C'est très complexe, la T.V. Cela demande de la collaboration. Un livre, vous savez exactement comment il va paraître. Tandis que si vous écrivez pour la TV, vous ne savez jamais si toutes vos intentions seront respectées. Dans le cas d'Un cri, tout fut respecté.

Que pensez-vous de l'accueil en France de votre pièce: Une maison, un jour ?

La première a été jouée devant un public très exigeant. Avant la représentation, Madeleine Renaud m'a dit: "Tenez-vous bien, vous jouez devant le public le plus féroce de Paris". On s'est tenu mais... les représentations suivantes furent mieux accueillies. A Paris, on trouve ce qu'il y a de mieux au monde. Alors ils sont difficiles. Ils sont durs: ils ont à faire face à une telle compétition. Nos réactions devant la vie sont différentes. Nous sommes des tendres, nous les Québécois, par rapport aux Parisiens; nous avons une certaine candeur. A Paris, la vie est dure. Les Parisiens sont un peu blasés; ils en ont tant vu. On n'est pas encore comme ça. Ça viendra... Je suis indépendante par rapport à la France. Je suis un produit de la culture française mais ce qui compte pour moi c'est le Canada français.

Dans cette pièce, ne trouvez-vous pas que Michel a un côté sadique ? Il veut faire accepter au vieillard l'idée de sa propre mort: il me semble qu'il a une insistance intolérable. Qu'en pensez-vous ?

Je ne trouve pas que Michel est sadique. Au contraire, il a du courage. On n'ose jamais dire la vérité aux vieillards. On se tait. Ça prend du courage pour dire la vérité. Dans cette pièce j'ai posé la question qui résume toutes mes préoccupations et que je pourrais formuler dans notre langage: Où est-ce qu'on s'en va "amanché" de même ?

ple, maman Plouffe; ou le frère Nolasque dans Bousille de Gratien Gélinas. On succombe à la facilité; on exploite avec un goût douteux ces déformations pour obtenir des sourires faciles. Comment se fait-il que les artistes de chez nous soient incapables

Est-ce que l'écriture est essentielle pour vous ? Les grandes questions ont déjà été posées. Il s'agit de les formuler de façon nouvelle. Quelle importance accordez-vous au style ?

Le style est important, oui. Mais ce qui m'intéresse



A propos de cette question sur la destinée humaine... Comment se fait-il que dans notre littérature il n'y ait pas de personnages vraiment chrétiens; je veux dire, des laïcs qui se posent des problèmes spirituels dans un esprit chrétien ? Dans nos romans, du moins ceux que j'ai lus, au théâtre, à la T.V. dans les téléromans, je n'ai jamais vu un personnage authentiquement chrétien. Soit qu'en se place sur un plan strictement humain; soit qu'en nous présente un personnage dont le christianisme est déformé par le jansénisme ou l'ignorance religieuse: par exemple d'incarner dans un personna-

ge qui se tient humainement et qui a une foi adulte des valeurs chrétiennes qui donnent au moins un commencement de réponse au problème de la destinée ?

Ce qui m'intéresse ce sont les questions. La question se pose pour moi et je n'ai pas la réponse. Je dirais même que la réponse ne m'intéresse pas comme écrivain. Je n'ai pas à donner de réponse à qui que ce soit; à chacun de répondre pour soi. Je cherche les réponses comme tout le monde. Ce qui m'intéresse comme écrivain c'est la manière dont se posent les questions.

d'abord c'est le fond. Il faut commencer par avoir quelque chose à dire. Quand on a trouvé ce qu'on veut dire, là on peut écrire. Ecrire est à la fois passionnant et affreux. L'émotion précède la parole. Il faut que j'éprouve ce que je veux dire. Pour moi, ce qui compte d'abord, c'est le fond. Je ne pense pas tellement à la forme en dehors des moments où j'écris. Tandis que je vis constamment au niveau du fond. Par exemple, je peins des drames de famille parce que étant femme ces problèmes me sont plus sensibles et font partie de l'expérience de ma vie. Les êtres humains

(à suivre page 10)

(suite de la page 9)

me passionnent. J'aime suivre leur évolution, cerner leurs motifs d'action, décrire les difficultés qui mènent à la maturité. La famille est un nid d'émotivité. Il faudrait délivrer les enfants des parents qui ne veulent pas les laisser vivre leur vie. Le style est important mais moins important que la vie et que les réactions devant la vie.

La plupart des écrivains québécois mettent l'écriture au second plan. Je ne comprends pas cela. Ailleurs, en France par exemple, les écrivains jurent à perte d'haleine sur les problèmes d'écriture. Car après tout, un écrivain c'est avant tout un artiste qui a un instrument: le langage. Ici, c'est le contraire. Comment expliquez-vous cela ?

Je ne sais pas. Le style est très important mais moins que la vie, que le fond si vous voulez.

Quels sont vos auteurs préférés ?

Gide... Tchekov... Dostoïevski. Les livres de science me passionnent, surtout la science-fiction. Quand je passe par une crise, je lis les auteurs canadiens. J'essaie de voir où ils en sont, eux, et ça m'aide à me retrouver.

Quand avez-vous commencé à écrire ?

Quand j'avais douze ans, ma soeur, âgée de sept ans, me demandait tous les soirs de lui raconter une histoire avant de se coucher. Quant j'ai eu dix-sept ans, elle en avait douze et comme ce qui me venait à l'esprit n'intéressait plus ma jeune soeur, j'ai écrit les histoires que je ne pouvais plus lui raconter. J'ai écrit ainsi trois romans pour m'amuser. Ça me donnait du métier.

* * *

Un dialogue alerte et aéré a caractérisé cette rencontre devant une assistance plus nombreuse que d'habitude. Nous avons entendu des réponses très, comment dirais-je, féminines, aux questions posées par différents étudiants. Voici la dernière question dont je me souviens :

Pourquoi vous maintenez-vous dans des genres traditionnels ? Est-ce que les nouvelles formes vous attirent ? comme le nouveau roman. Hubert Aquin par exemple aborde un genre d'avant-garde. Ça ne vous intéresse pas ?

L'avant-garde, c'est quoi ?

Robert BARBERIS

Entretiens avec nos écrivains

Jean-Paul Desbiens



Jean-Paul Desbiens, jadis Frère Untel.

La visite du frère Untel à l'Université de Montréal lors de la Semaine de Philosophie ainsi que le regret de certains étudiants de ne pas posséder le texte de la conférence donnée en octobre dernier m'ont poussé à revenir en arrière pour faire part aux lecteurs des affirmations centrales du conférencier. Avant de citer le frère Desbiens, je dois dire combien je suis sensible aux valeurs que cet homme incarne et à la manière splendidement généreuse, authentique et sincère qui est la sienne. Je n'ai vu nulle part d'éloge sur "la Lettre à un jeune frère" des Insolences. Cette lettre est pourtant admirable et j'y vois en maints endroits des accents aussi fraternels que ceux de Bernanos dans sa Préface aux "Grands cimetières sous la lune". En exergue à cette lettre, on trouve une citation de Louis Lavelle qui constitue l'idéal du frère Desbiens: "Les plus grands de tous les biens, ceux que chacun doit chercher à obtenir pour soi et à partager avec tous, sont la lucidité, le courage et la dou-

ceur". Mauriac aimait beaucoup cette parole et se condamnait souvent au silence car dans ses polémiques il craignait de manquer de douceur.

Au début de sa conférence, le frère Desbiens a qualifié les "Insolences" de "phénomène sociologique et non pas littéraire" et "Sous le soleil de la pitié" de "conversation à peine organisée". Puis il enchaîna: "Ecrivain, je le suis quand même un peu. Qu'est-ce qu'un écrivain ? Un intellectuel ? Je risque une description. L'écrivain est un homme malheureux... Un écrivain est un homme qui a la vie difficile, pour qui vivre ne va pas de soi, qui a besoin donc de s'expliquer avec la vie. "La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle", a écrit Simone de Beauvoir. On écrit pour colmater les brèches de sa vie. A ce compte-là tout le monde serait écrivain direz-vous. Et tout le monde l'est en effet même si ne sont réputés tels que ceux qui publient leurs explications. Ecrire n'est qu'une extension de parler. Songez que c'est

au moment de l'adolescence, époque troublée entre toutes que l'on recourt le plus volontiers à l'écriture... Mais pourquoi écrire ?

L'écrivain ordonne la parole. Il a donc des comptes particuliers à nous rendre. Tout artiste nous dit comment il voit le monde... Les écrivains sont les seuls artistes que les pouvoirs persécutent... (cf. le procès Sinyavski). Pourquoi écrire ? Je prends un détour et je me demande: pourquoi lire ? J'essaie de me souvenir de certains auteurs que j'ai lus. Pourquoi les ai-je lus ? Je répondrais: je les ai lus pour mon instruction ou mon repos. Je pose donc symétriquement que l'on écrit pour instruire ou divertir. Mon choix est fait: J'écris pour instruire. Je ne pousserais pas devant moi une petite histoire pour le plaisir de pousser une petite histoire.

En nos temps intellectuellement sous-développés, la tâche urgente est de parler aux hommes. La science et la technique ont surmonté la sélection biolo-

gique et voici que nous affrontons la sélection psychologique. C'est par milliers que les hommes naufragent dans la lutte pour comprendre qui a remplacé la lutte pour vivre. Comment surmonter la sélection psychologique ? Il doit y avoir un moyen plus économique que la psychanalyse: l'écriture en est un... Une civilisation qui n'aboutit pas à la conversation est une civilisation manquée. Tout l'effort de la civilisation tend à faire communiquer les hommes... Pourquoi la politique sinon pour remplacer les balles et les bombes par les mots. Pourquoi les techniques de diffusion sinon pour que les hommes se voient et se disent. Pourquoi les voyages et les vacances (résultat le plus concret du socialisme tel que pensé au début du siècle) sinon pour permettre la conversation humaine... Pourquoi l'art sinon pour exprimer l'homme à l'homme. Et surtout pourquoi la littérature ? Essayons seulement d'imaginer nos vies sans Sophocle, Shakespeare, Pascal, Claudel. Je sais que Husserl a fait là-dessus une blague. Nos vies seraient plus changées si on supprimait Edison que si on supprimait Shakespeare; mais quand je vois un stéréo je me dis que Edison est au service de Mozart.

Pourquoi écrire ? Pour relayer Sophocle et Pascal. Je sais que la comparaison est écrasante; mais il y a toutes sortes de relais. Chacun n'a que l'homme à dire, cet homme qu'il est et qui recoupe tous les autres. Montaigne disait: "Chaque homme porte en lui-même la forme complète de l'humaine condition". Et maintenant, pourquoi écrire au Québec ? Je réponds "pour être". Ce qui n'est pas proféré n'existe pas vraiment. L'amour se dit. Nous sommes un peuple silencieux... Nous ne



J.-P. DESBIENS...

parlons pas de ce qui s'appelle parler. Je songe à mon enfance... On ne parlait pas chez nous... Mon père, qui était un homme doux, avait-il des amis ? je ne crois pas. Nous sommes donc passés l'un à côté de l'autre sans nous parler, incapables de combler le fossé avec des mots, ciment des hommes. Ce silence répété, génération après génération, fait un peuple instantané, un peuple de diapositives... il n'y a pas de scénario.

Il faut écrire par ici pour sauver la patience des pauvres; les pauvres se transmettent cette patience qui est l'étoffe de l'histoire. Il faut écrire pour nous dire les uns aux autres. L'amitié commence et continue ainsi et toute la vie politique est ordonnée à l'amitié. Il faut donc nous dire, nommer ce pays, ses hommes, ses saisons, ses arbres, ses rivières, pour qu'on s'y retrouve, pour qu'on en prenne possession comme Adam nommant les animaux au début de la

création. Mais il faut aimer pour écrire, pour avoir le goût de se dire. Dès que deux êtres s'aiment ils ont le goût de se dire longuement l'un à l'autre; ils vont se chercher jusque dans leur enfance pour se récupérer totalement du plus loin qu'ils peuvent. L'enfance d'un peuple, c'est l'histoire qui nous la raconte. —

L'écrivain comme l'amour est nommeur. Un livre doit être une déclaration d'amour d'un écrivain à sa nation. Une nation qui n'est pas aimée n'existe pas vraiment, pas plus qu'un individu. Pourquoi sommes-nous si malheureux, si malcontents, nous qui n'avons connu aucun malheur exemplaire dans notre histoire ? Peut-être parce que trop peu d'hommes nous ont dit qu'ils nous aimaient. Nous sommes comme ces pensionnaires convenablement nourris, convenablement logés et pourtant tristes. Pensionnaires dans notre propre pays. Loin de toute cha-

leureuse représentation de nous-mêmes. Ecrire donc pour retrouver enfin la joie d'être nous-mêmes; il n'y a pas d'autre joie. Si nous sommes, nous sommes uniques et irremplaçables peut-être modestes mais irremplaçables. Ni le chialage, ni l'imitation. Trop d'écrivains chez nous veulent tout faire, sauf du Québécois. Nous avons nos petits n.r.f., nos sous-Robbe-Grillet... Toujours aliénés, toujours colonisés, jamais nous-mêmes, baveusement nous-mêmes.

Voilà, j'ai à peu près terminé. Dans le train, j'ai écrit quelque chose dont je suis très peu sûr. Je vous le livre à titre d'essai. Il me semble qu'écrire est un destin non dans le sens fataliste mais dans le sens de vocation, d'appel. Mais l'écrivain n'est pas appelé; c'est lui qui appelle. Il écrit comme on appelle au secours... Je disais: il faut nommer les choses pour qu'elles soient. Je dis aussi que l'écriture peut être un alibi. Il y

a deux pôles... On n'est pas fort parce qu'on a une pensée forte; on n'est pas noble parce qu'on a une pensée noble. L'homme qui a écrit *Partage de midi*, quelle provision de tendresse distribuait-il quotidiennement à sa femme ? On est enfermé. Il faut écrire pour faire être et il faudrait être pour avoir le droit d'écrire. L'écrivain serait le lieu exemplaire de l'ambiguïté humaine. Les deux opérations sont requises. Une notion secrète ses écrivains et les écrivains logent leur nation. La culture, c'est l'économie spirituelle où les producteurs engendrent les richesses qui leur permettent d'acheter leur image".

Là-dessus se termina la conférence. Les valeurs qui structureront l'intérieur de l'homme québécois ainsi que sa stature collective et sociale seront créées par le politique, l'éducateur et l'écrivain: elles sont inhérentes à l'action humaine. Ces valeurs d'autonomie, de

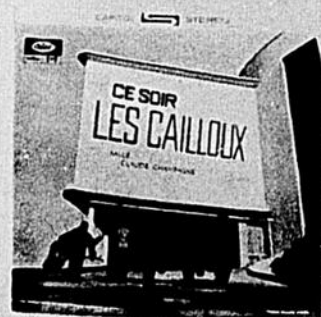
fierté, de conscience de son identité sont éternelles c'est-à-dire qu'elles existent depuis que l'homme existe. De cela, le frère Desbiens est convaincu comme en témoignent ses réponses aux questions et son engagement comme écrivain et éducateur qui fait de lui tout autre chose qu'un dilettante en contemplation devant des vérités éternelles. (1) Un marxiste verrait cela s'il avait la force intellectuelle suffisante pour percer l'écorce des mots. Mais que voulez-vous quand on a un filtre dans la tête, tout n'y peut pas passer, surtout ce qui est irréductible à un amalgame sartrien-marxiste-sociologue, à la mode de chez nous. En terminant, je crois que la praxis du frère Untel se porte assez bien.

Robert BARBERIS

(1) C.f. Bloc-notes: Le mythe de la pureté. Q.L. 15 fév. 1966.

LES DISQUES

"Les Cailloux à la Salle Claude-Champagne", enregistrement réalisé sur place le 12 novembre 1965. Chansons: les moines de St-Bernardin, les trois cavaliers, morning train, Cailloux mélo, Public mélo. Sur disque Capitol, stéréo st-70.000.



Tout comme les "grands" de la chanson, mais avec cette différence que ces derniers ont une technique éprouvée et un métier acquis à la suite de nombreuses années d'expérience, nous voyons de plus en plus des jeunes débutants enregistrer "sur place" un de leurs spectacles. Parmi ceux-là, il y a les Cailloux. Résultat: microsillon médiocre.

Parce qu'on sent trop, tout au long de leur disque, sur-

tout lors des présentations de chansons qui se perdent et ennui en commentaires superflus, une absence d'une certaine perfection, d'un certain standard que le discophile est en droit d'exiger.

Si ce disque est médiocre et sent l'amateurisme, c'est aussi parce qu'il a été fait à la hâte. Poussé par des exigences commerciales, au lieu d'attendre d'avoir suffisamment de qualité. Des chansons telles que "Ah si mon moine ne voulait danser", "Savez-vous planter des choux, Malbrough s'en va-t'en guerre", constituant, à nos yeux, du remplissage. Passe en spectacle; mais sur disque, on s'attend à un peu plus d'originalité. Quant à la tentative d'interpréter un negro spiritual (*Morning train*), les Cailloux ne sont pas de taille.

A part cela, restent peut-être "Les moines de St-Bernardin, Dans les prisons de Nantes..."

Michel LUPIN



JAMES COBURN, entouré d'agréable manière, est la vedette du film *OUR MAN FLINT* à l'affiche du cinéma CAPITOL. Un pantin bondequesque...

NOTRE CHOIX



Louis de Santis, Yves Massicotte, interprétant les sketches, et Monique Milville-Deschênes, les chansons dans "Le P'tit Bonheur à Trois" de Félix Leclerc.

musique

• Ce soir, et jusqu'à dimanche, à la **Grande Salle** de Place des Arts, le Ballet national de la Hongrie.

...pour les amateurs de folklore étranger et aussi pour les "bottinophiles"...

• Samedi, au **Chansonnier classique** (Palestre nationale), concert de musique de chambre.

...le trio Gendron interprétera une œuvre de Beethoven, et Raymond Dupuis, baryton interprétera des mélodies françaises et italiennes. Prix d'entrée pour étudiants: \$1. A 9 h. du soir...

• Samedi après-midi, à la radio d'Etat, "Un ballo in Maschera" de Verdi.

...directement du Metropolitan Opera House de New York. Le dernier Verdi de la saison radio-phonique...

• Lundi soir, à la **Grande Salle** de Place des Arts, récital de l'éminent violoniste soviétique Boris Gutnikov.

...son premier récital à Montréal, en 1960, fut

très bien accueilli. Jean Vallerand parla alors d'une "prodigieuse technique, d'une sonorité admirable et d'une puissante personnalité"...

• Mardi et mercredi prochains, à la **Grande Salle**, concert double d'abonnement de l'Orchestre symphonique de Montréal. Chef d'orchestre: Charles Munch. Soliste: Zino Francescatti.

...programme: Concerto grosso en ré mineur (Vivaldi); Symphonie No 4 "Deliciae Basiliensis" (Honegger), et le Concerto pour violon en ré de Beethoven...

théâtre

• A l'Orphéum: **Les Sorcières de Salem** d'Arthur Miller. Mise en scène d'Albert Millaire. Avec Monique Joly, Hélène Loïselle, Lionel Villeneuve, Jean Gascon, Janine Sutto, etc.

...voir critique en nos pages...

• Au Stella: **Chat en Poche** de Feydeau, avec Gaétan Labrèche, Germaine Giroux, André Cailloux, Françoise Fau-

cher, Jean Faubert, etc.

...critique en nos pages...

• A La Poudrière: **Qui a peur de Virginia Woolf?** d'Edward Albee. Mise en scène de Jeanine Baubien. Avec Paul Hébert et Monique Lepage.

...à ne pas manquer...

• A L'Egrégore: **Le p'tit bonheur à trois** de Félix Leclerc. Avec Louis de Santis, Yves Massicotte. Sketches et chansons.

• Au Théâtre de Quat'Sous: **La Florentine** de Jean Canolle. Avec Guy Godin, Louise Latraverse, Luc Durand, Pierre Boucher. Mise en scène Paul Buissonneau.

...la ravissante personne qu'est Louise Latraverse...

cinéma

• Au Capitol: **Our Man Flint**, réalisé par Daniel Mann.

...un genre bondesque...

• Au ciné Week-End: **Kwaidan** de Masaki Kobayashi.

...toujours le fantastique japonais...

• Au Cinéma Impérial: **Battle of the Bulge**.

...une super-production qui raconte une longue

bataille des Ardennes belges...

• Au Dauphin: **Un Monsieur de compagnie** de De Broca.

...une agréable comédie qui convient dans les circonstances tragiques de la vie...

• A l'Empire: **Les Parapluies de Cherbourg** de Jacques Demy avec la musique de Michel Legrand.

...non, je ne saurais jamais vivre sans toi...

• Au Kent: **Répulsion** de Roman Polanski.

...un "thriller" dans le style le plus profond, mais, c'est surtout à cause des viandes...

• Au Loew's: **The Spy Who Came in from the Cold**.

...encore un espion pas comme les autres, un vrai (air connu)...

• Au Parisien: **Le Corniaud** avec Bourvil et De Funès.

...et mourir de plaisir...

• Place Ville-Marie: **Love in Four Dimensions**.

...trois de ces dimensions sont connues quant à la quatrième...

• Au Verdi: **Salto** de Konwicki. Bientôt.

...en primeur à Montréal...

• Au Westmount: **Darling** de Schlesinger.

...l'arrivisme d'une jeune Anglaise...

• A la Cinémathèque: Semaine du 28 février:

Lundi: **Waxworks** (Henrik Galeen et Paul Leni) et **Son appel** (Iakov Protazanov)

Mardi: **Le Maître de poste** (Iouri Jeliaboukii et Ivan Moskvine) et **Le Cuirassé Potemkine** (Sergei Eisenstein).

Mercredi: **Secrets of a Soul** (Georg Wilhelm Pabst) et **Every Day's a Holiday** (E. Sutherland).

Judi: **Le Tailleur de Terjek** (Iakov Protazanov) et **The Big Broadcast of 1938** (M. Leisen).



La vieille dame indigne de René Allio, dont on voit ci-dessus les vedettes principales sera présenté dès demain, au cinéma FLYSEE.

beaux-arts

• A la **Galerie Libre**, jusqu'au 3 mars, exposition des oeuvres de Mongeau.

• A la **Maison des Arts La Sauvegarde**, oeuvres d'un groupe de cinq peintres de Montréal: Germaine Boissonnault, Louise Ferron, Florence Holbrook, Jim Thornton, Gilles P. Vaillancourt. (160 est, rue Notre-Dame).

• Jusqu'au 6 mars, à la **Galerie Innovation '66**, au Musée des Beaux-Arts, oeuvres de Dennis Jones, de Montréal, et de Charlotte Lindgren, de Halifax.

...ce sera la dernière exposition de la série Innovation '66, puisque le Musée fermara ses portes en fin de mars pour des réparations...

• Au **Musée d'Art contemporain**, jusqu'au 13 mars, exposition des oeuvres de Christian Rohlf. A la **Galerie**, jusqu'au 13 également, oeuvres de Henriette Fauteux-Massé.

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:

Daniel St-Aubin

REDACTEUR EN CHEF:

Henri Frickx

CHRONIQUEURS:

les lettres:

André Bertrand

le théâtre:

Michel Monette

la musique:

Daniel St-Aubin

le cinéma:

Michel Beaudry et

Henri Frickx

les beaux-arts:

Raymond Charland

REDACTEURS:

François Hébert, Jean-

Pierre Aubin, France-

Marie Lupien, Lucien

Loriot, Gilles Réhel,

Jean-Luc Duguay, Da-

nièle Corbeil, Robert

Barberis.

PHOTOGRAPHE:

Serge Proulx

• **LE CAHIER** des arts et des lettres est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.